

BREFF

33

Le magazine du court métrage



WALERIAN
BOROVICZYK

*HISTOIRE(S)
DU CINÉMA*

ALAIN CAVALIER

MICHEL CIMON

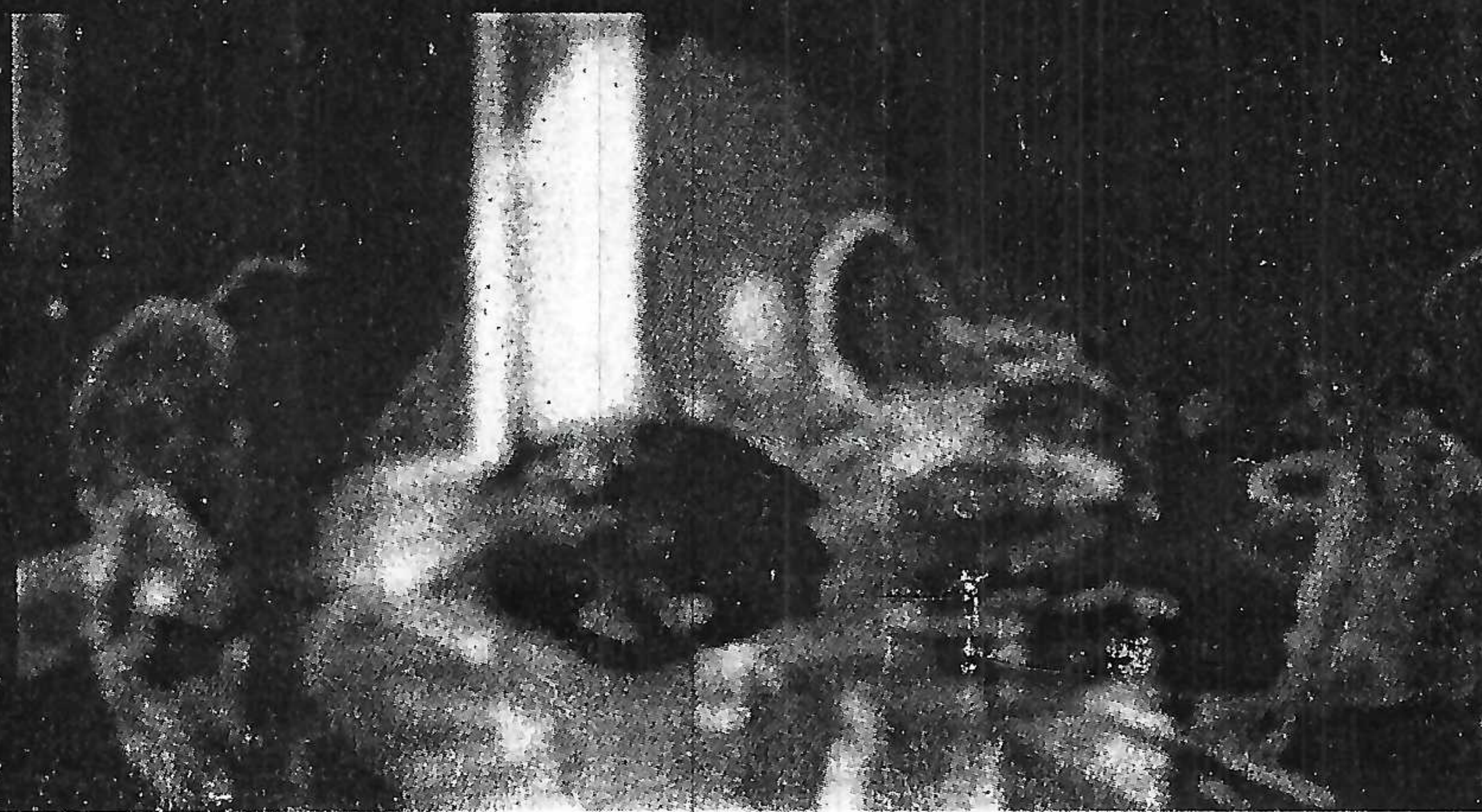
LES PALMES D'OR
DU COURT

LE COURT MÉTRAGE
FRANÇAIS (SUITE)

LA POST-
SYNCHRONISATION

VIDÉO : LA FACE
CACHÉE DU REGARD

OU, VOIR DES
COURTS MÉTRAGES



Apologie du genre

On nous fait souvent le reproche de ne guère parler du cinéma de genre. Et pourtant ce n'est pas faute de l'aimer, mais force est de constater que les incursions du court métrage dans les territoires du polar ou du fantastique ne se sont soldées récemment que par bien peu de réussites. C'est pourtant là, semble-t-il, une des spécificités du court métrage : à l'heure où les longs dits "de genre" se font de plus en plus rares, la télévision fournissant à foison des héros d'intrigues policières interchangeables et pléthore de séries américaines aux frontières du réel, le court métrage continue vaillamment d'explorer ce type de fictions.

Influences et dissidences

Ces tentatives revêtent parfois une forme très traditionnelle. C'est le cas du *Pas-sager*, le nouveau film de Dominic Bachy présenté à Clermont-Ferrand. Le film prend l'allure d'un *road movie* mettant en scène un homme sortant de prison, auto-stoppeur inopportun dans la voiture d'un chirurgien stressé alors qu'un tueur en série sévit sur l'autoroute. Face-à-face brillamment dialogué et servi par l'interprétation de Dieudonné et Jean-Christophe Bouvet, ce film est l'illustration d'un classicisme parfaitement assumé. Tout aussi estimable est le film de Hopi Lebel, *Substitution*, interprété par Yarol

et Melvil Poupaud. Porté par un scénario malin, il raconte une cruelle histoire d'amitié trahie, entraînant les deux protagonistes principaux dans un vertigineux jeu de faux-semblants au terme duquel les masques tomberont, révélant un plan à la fois double et machiavélique. Toutefois, il est fréquent que les films saisissent une situation-type sans vraiment contourner le risque de l'exercice de style. *Le silencieux* de Fabrice Rendé, qui a pour héros un tueur à gages en planque campé par un Kent impeccable, est symptomatique de ce problème. Nous suivons ce samouraï au fil des heures précédant le moment où il devra abattre sa cible tandis que son "contact", pour tuer le temps, soliloque inlassablement. Le film, formellement très soigné, ne décolle malheureusement à aucun moment tant il est figé dans le décorum artificiel d'un thriller à la Melville. Dans un registre proche, *Clueur* de Nicolas Bazz s'articule autour de la scène archi-codifiée du casse. Personnage original, le clueur est un membre de l'équipe chargé de disposer des indices destinés à égarer les policiers dans leur enquête. Mais contrairement au *Silencieux*, c'est par son abstraction même, ce flou assumé autour des personnages, conjuguée à une mise en scène nerveuse, que *Clueur* fonctionne comme une mécanique de pure précision, à l'image du plan parfaitement huilé de



Le silencieux, de Fabrice Rendé.

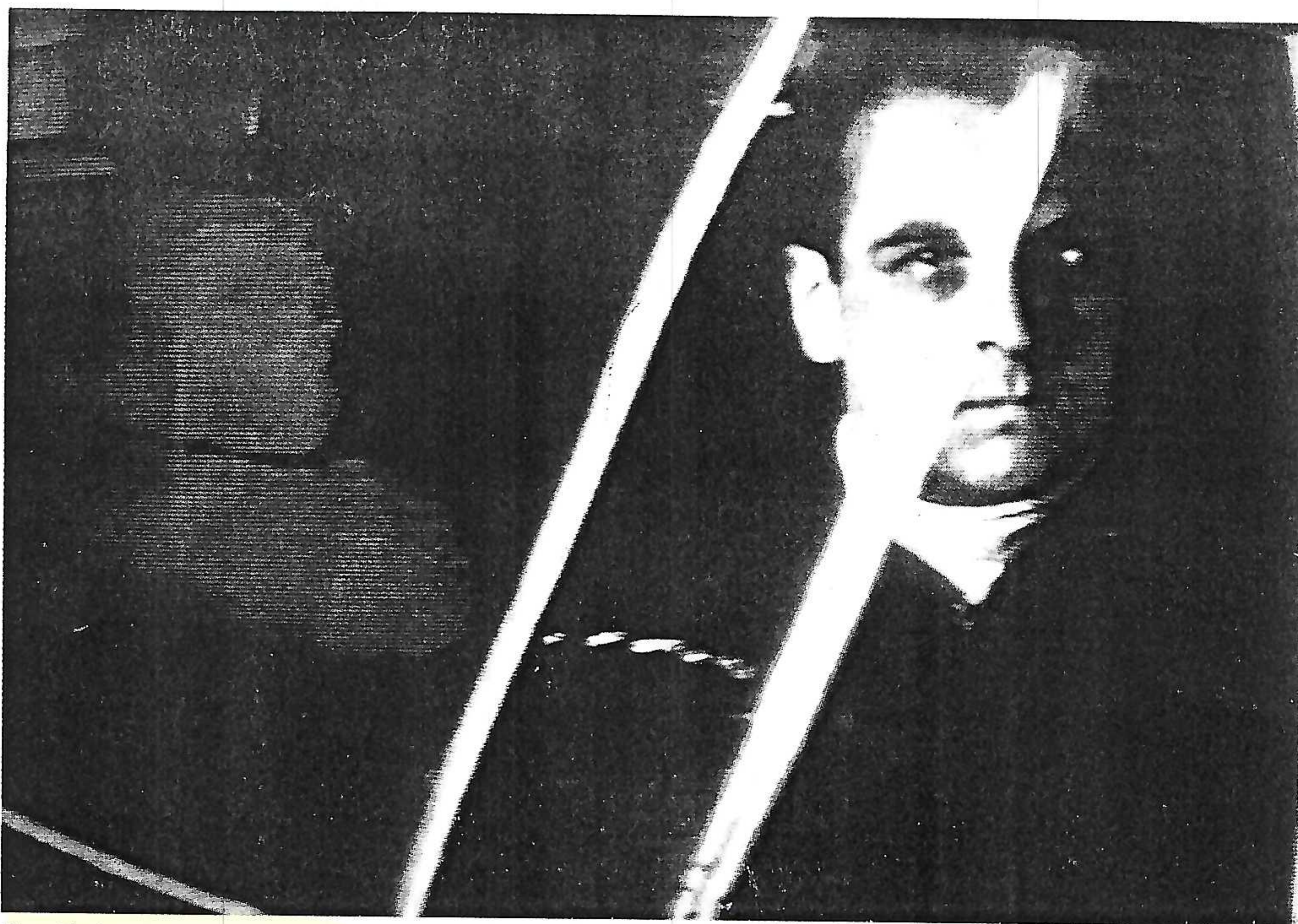
ce casse qui va finalement mal tourner suite à l'irruption d'un élément imprévu : la femme dont va s'éprendre le héros.

Bien rares sont les films parvenant à échapper à ce classicisme narratif et formel. *Cheap Thrill* de David Barouk est de ceux-là. Loin de s'enfermer dans les codifications du genre, il lui appartient pourtant totalement. Suivant les pérégrinations hallucinatoires de Mickey Cozik, tueur (en série ?) passablement flippé, ce court métrage évoque une sorte de *Henry, Portrait of a Serial Killer* revu et corrigé par David Lynch. Références certes encombrantes mais dont le réalisateur parvient à s'affranchir pour créer un univers mental cauchemardesque des plus impressionnants. À noter également, au rayon des réussites, *Nickel chrome* de Pascal Bonnelle, au centre duquel se trouve un fait divers sordide (l'assassinat de deux jeunes vendeuses ambulantes sur la plage d'une station balnéaire désertée) qui réussit à dessiner une atmosphère trouble et inquiétante doublée d'un lancinant suspens.

Mauvais genre ?

Parallèlement à ces films "sérieux", la forte présence du second degré dans le cinéma de genre est particulièrement frappante. La rétrospective consacrée cette année au Fantastique à Clermont-Ferrand en attestait. Comme si l'horreur et le fantastique au premier degré étaient quelque chose d'honteux... Et nombre de films à trame policière comportant un fort potentiel dramatique sont ainsi traités sur le mode de la comédie (*Des hommes avec des bas* de Pascal Chaumeil, *Le mur* de David Oelhoffen) ce qui, en soi, n'ôte pas à leur qualité comique intrinsèque, mais est représentatif d'une mise à distance assez significative de la crainte qu'on a aujourd'hui de s'aventurer dans ce cinéma sans les garde-fous de l'humour et de la dérision.

La citation apparaît finalement comme le fléau majeur du cinéma de genre. On s'en rend compte dans le long métrage avec la vogue des polars tarantinesques ou des parodies fantastiques. Et c'est à ce même écueil que se heurte le court métrage. Si des films comme *Hillbilly Chainsaw Massacre* de Laurent Tuel ou



Cheap Thrill, de David Barouk.

Je suis ton châtiment de Guillaume Bréaud, manipulant le thème de l'influence de la violence à l'écran, opèrent une distanciation par rapport au gore, c'est pour se livrer à une pseudo-réflexion sur le genre avec, en contrepoint, la traditionnelle incursion de la fiction dans la réalité. Idée que l'on retrouve dans *Double jeu* de Emmanuel Oberg où c'est l'univers virtuel d'un jeu vidéo qui passe la frontière du réel. Mais pour un jubilaire *Hillbilly Chainsaw Massacre*, dans lequel Laurent Tuel use de la citation avec talent, combien de *Fucking Zone* ou de *Pique nique douille* où le seul souci du réalisateur, Yvan Gauthier, semble être de cumuler dans une réalisation clippée et impersonnelle au possible un maximum de références aux icônes du cinéma populaire d'aujourd'hui dont les inévitables John Woo ou Quentin Tarantino (eux-mêmes recycleurs talentueux) sont devenus les maîtres à penser ? Ici, pas le moindre souci d'innover ni le moindre travail sur le genre, juste des produits le discréditant encore un peu plus à force de clichés parodiques. La palme de la vulgarité revenant au film de Gérard Lafont, *Shining en moins bien*, dont on a épuisé tout le potentiel comique en ayant lu le titre.

À la parodie bêtifiante, on préférera donc l'hommage sincère et naïf de Quérou Parente dans *Marquis de slime*. Entièrement voué à défendre la cause du cinéma bis qui fait les beaux soirs du République un vendredi sur deux, ce film brasse en

une demi-heure tous les ingrédients d'une culture bis allant du *comic book*, au rock en passant par le film d'horreur et le catch. Dans un maelström d'images, se croisent les figures tutélaires de Mario Bava, Terence Fisher, John Carpenter, Dario Argento, Wonder Woman et Dracula. C'est attachant même si le scénario totalement foutraque (c'était celui d'un long au départ) gâche un peu le plaisir ressenti à la vision d'un film qui soulève un problème majeur : peut-on mixer ainsi les ingrédients désuets des recettes d'antan et retrouver pour autant le charme kitsch et naïf d'un certain cinéma de genre ? Tim Burton, avec *Mars Attacks !*, prouve que c'est possible – seulement parce qu'il y a greffé son univers et ses thèmes de prédilection et parce qu'il est conscient de la distance qui s'impose avec ses modèles – mais ce n'est pas vraiment le cas de ce court qui n'est tout au plus qu'un sympathique hommage visant en premier lieu un public d'initiés.

Et si ces courts métrages se dégageaient de l'illustration platement référentielle, de l'exercice de style et de la parodie pour réinventer un cinéma de genre ambitieux, profond et, surtout, s'assumant comme tel... Un cinéma derrière l'artificialité duquel pointe l'humanité... Un film comme *Cheap Thrill*, seul véritable ovni de ce petit tour d'horizon, qui épouse dans une forme schizophrène les circonvolutions du cerveau dérangé d'un *serial killer*, annonce peut-être bien un renouveau.

Stéphane Kahn